

Les fictions comme moteur du capitalisme

Fiction-led capitalism

JENS BECKERT

Professeur de sociologie économique

Directeur du Max Planck Institute for the Study of
Societies à Cologne (Allemagne)

Résumé

Le capitalisme se caractérise par son orientation vers l'avenir. Les actions des agents économiques reposent sur des « anticipations fictionnelles », qui permettent de faire face à l'incertitude. Lorsqu'elles perdent leur force de conviction, elles peuvent être à l'origine de crises. Contrôler ces fictions est donc un enjeu politique majeur.

Abstract

Capitalism is characterized by its orientation towards the future. Economic agents act on “fictional expectations” in order to cope with uncertainty. When expectations fail to convince, crisis may occur. Therefore, controlling these fictions is a key political issue.

Le capitalisme se caractérise par un ordre temporel spécifique : il est orienté vers l'avenir (Abbott, 2005 ; Bourdieu, 1977). Les bénéfices escomptés d'un investissement, l'espoir d'une position avantageuse sur

le marché pour une entreprise, ou encore l'utilité attendue d'un bien de consommation motivent les décisions des entrepreneurs, des financiers et des consommateurs. Même l'utilisation de l'argent se fonde sur l'anticipation que la monnaie obtenue aujourd'hui pourra être échangée contre des marchandises demain. Tous les systèmes économiques ne sont pas caractérisés par une telle orientation vers l'avenir. Cette propriété typique fait partie des transformations culturelles et institutionnelles à l'origine du capitalisme moderne (Koselleck, 2004).

L'orientation de l'action économique vers l'avenir confère un rôle primordial aux anticipations. Pour prendre des décisions, les acteurs doivent faire des hypothèses sur les évolutions à venir, les anticiper. Les décisions des acteurs économiques reflètent en effet leurs représentations de l'état futur du monde. Or, ces représentations ne sont pas la préfiguration d'un présent à venir. En effet, l'avenir est en grande partie imprévisible, il n'est pas la simple répétition du passé. Qui aurait pensé, en 2001, qu'Apple, Google, Amazon et Facebook seraient vingt ans plus tard parmi les entreprises les mieux cotées ? Qui aurait prédit, en 2019, que l'année suivante les activités économiques mondiales seraient suspendues par une pandémie ?

Dès lors, comment les anticipations se forment-elles et comment les décisions sont-elles prises malgré le caractère immanquablement incertain de l'avenir ? Selon moi, par des fictions. Avant d'agir, les acteurs associent réalité et imaginaires : ils forment ainsi des récits, des « anticipations fictionnelles », qui guideront l'action (Beckert, 2016 ; Beckert et Bronk, 2018). Ces futurs imaginés servent de « substituts » (*placeholder*), au sens où ils permettent aux acteurs de prendre des décisions *comme si* le futur allait prendre la direction supposée (Riles, 2010). Pour cela, encore faut-il que les acteurs

soient convaincus par ce récit. Il doit leur sembler plausible, mais pas nécessairement exact.

Les anticipations fictionnelles au sein de la théorie économique

Les anticipations fictionnelles sont des images contingentes de l'avenir, des représentations de ce à quoi il pourrait ressembler, ainsi que des processus et décisions qui y conduiront (Beckert, 2016). Si de telles fictions sont pertinentes pour la vie économique, ce n'est pas parce que les acteurs politiques et économiques aiment se complaire dans l'imaginaire, mais parce que l'avenir n'est justement accessible que sur le mode du *comme si*.

On pourrait objecter que la notion d'anticipation fictionnelle est un pléonasme. Dans la mesure où toute anticipation concerne l'avenir, elle serait forcément fictionnelle. Pourtant, ce n'est pas le cas. Les anticipations fictionnelles sont liées à l'état d'incertitude au sens de Frank Knight (1921, 2006¹). Par exemple, le fait d'avoir une chance sur six de tomber sur un quatre en lançant un dé n'est pas une anticipation fictionnelle. Penser que dans dix ans, nous serons conduits par des voitures autonomes en est une.

La notion d'anticipation fictionnelle s'oppose à la théorie économique des anticipations rationnelles (Fama, 1965). Contrairement à ce qu'avance cette théorie, les anticipations ne sont pas déterminées par l'utilisation optimale d'une information parfaite et complètement disponible. Les bulles qui ont éclaté sur les marchés financiers au cours des dernières décennies en sont la preuve (Beckert et Bronk, 2018).

1 Voir sur ce point l'encadré « Risque, incertitude et anticipations » dans ce numéro.

La notion d'anticipations fictionnelles jette plutôt un pont entre les sciences sociales et les sciences humaines. Pour comprendre les anticipations — leur genèse, leur force de conviction, et leur échec —, il peut être utile de se tourner vers les disciplines qui développent des théories sur les fictions, en particulier la théorie de la littérature. Bien que les anticipations des acteurs économiques face à l'incertitude soient généralement abordées au prisme de leur rationalité et de leur intérêt pour le profit et l'utilité, elles comportent des similitudes avec la fiction littéraire. En effet, l'écriture de romans et de récits fictionnels repose sur un procédé similaire : l'auteur fait *comme si* un certain nombre d'événements s'étaient produits tels qu'il les décrit. Dans les deux cas les auteurs et les destinataires entretiennent une relation ambiguë avec la réalité. Il existe bien sûr des différences : les acteurs économiques, en particulier, remettent sans cesse en question leurs histoires lorsque de nouveaux faits sont portés à leur connaissance ou que la situation peut faire l'objet d'une nouvelle interprétation. Ils essaient, dans la mesure du possible, d'intégrer tous les éléments à leur disposition (Beckert, 2016). Mais finalement, la situation demeure inchangée : comme l'avenir est incertain, les anticipations restent fictionnelles.

Les anticipations fictionnelles comme moteur de l'économie

Les innovations sont peut-être l'exemple le plus emblématique du caractère fictionnel des décisions économiques. Dès le début du ^{xx}e siècle, Joseph Schumpeter (1934) a mis en évidence que l'innovation n'existe initialement que dans l'imagination de l'entrepreneur, comme une sorte d'idéal. En cas de succès, l'idéal devient le réel. Au début des processus d'innovation se trouvent des « histoires

prometteuses », qui sont autant de fictions à travers lesquelles un certain avenir technologique est imaginé et souvent présenté comme inévitable. Il en résulte une organisation qui trace le chemin vers cet avenir et qui, comme dans une pièce de théâtre, distribue leur rôle aux différents acteurs (van Lente, 2000). Si l'histoire semble plausible, les scientifiques, les bailleurs de fonds publics et privés la suivent. Le débat actuel sur l'intelligence artificielle illustre bien la manière dont les futurs imaginés et mis en récit motivent les décisions présentes.

Pour savoir si un projet est chimérique ou réellement viable, il faut souvent mobiliser des ressources substantielles. En amont de l'investissement, des scénarios sont élaborés et des prévisions sont faites, en s'appuyant généralement sur de nombreuses données chiffrées. L'histoire d'un avenir possible se dessine alors. Ce n'est que lorsque cette histoire semble suffisamment crédible aux yeux des acteurs que les moyens sont avancés pour expérimenter l'idée. Pour reprendre les termes du chercheur en sciences des organisations, James March (1995, p. 437), les organisations doivent réussir à créer des « espaces pour protéger les folies ». En cas d'échec de l'innovation, les investissements avancés deviennent des coûts irrécupérables. Mais si c'est un succès, le produit qui en résulte alimente la dynamique capitaliste. Ce qui vaut pour les innovations, vaut aussi pour l'économie capitaliste dans son ensemble. La dynamique globale des systèmes économiques modernes dépend dans une large mesure des projections des scientifiques, des entrepreneurs, des investisseurs et même des consommateurs, tous confrontés à un avenir imprévisible. Les *start-ups* n'apportent initialement qu'une nouvelle idée commerciale. Si les investisseurs décident de s'engager dans une telle entreprise, c'est qu'ils sont convaincus par le récit de son devenir. Ce n'est que des années plus tard que les

investisseurs découvrent l'éventuel succès de l'entreprise et, par là-même, la concrétisation du récit. Pourtant, la décision doit être prise dans le présent (Doganova, 2018 ; Thompson et Byrne, 2021). Les décisions de consommation sont, elles aussi, orientées vers l'avenir (D'Astous et Deschênes, 2005 ; McCracken 1988) ; et alimentées par les brochures de vacances, les catalogues de voitures, les bandes-annonces de films, les billets de loterie, les présentations de biens issus du secteur informatique, etc. On y raconte des histoires qui font miroiter au consommateur la satisfaction attendue une fois le produit acheté. Si ces histoires sont convaincantes, elles font naître le désir et poussent à l'achat.

En revanche, toutes les histoires ne peuvent pas être crédibles. Et, par ailleurs, leur crédibilité n'est que temporaire. Les anticipations fictionnelles dans l'économie sont constamment soumises à un examen critique, notamment sur les marchés. Pour ne prendre qu'un exemple : Tesla sera-t-elle l'entreprise automobile de l'avenir ou s'agit-il simplement d'une bulle spéculative qui finira par éclater ?

Les anticipations fictionnelles : crédibilité, crises et performativité

L'imagination de mondes nouveaux provient de la faculté de projection de l'être humain. Si cette créativité a nourri la dynamique de croissance du capitalisme depuis ses origines, elle engendre également de nouveaux défis. On peut, en particulier, souligner que les systèmes économiques dont le développement repose sur la crédibilité des récits sont vulnérables.

En effet, l'orientation de l'action vers l'avenir permet certes la croissance phénoménale de l'économie, mais elle entraîne par ailleurs l'apparition récurrente de crises. Les

crises surviennent lorsque des histoires considérées auparavant comme crédibles perdent leur force de conviction. Par exemple, en 1637 les investisseurs ont perdu foi en l'augmentation de la valeur des bulbes de tulipes hollandais. Plus récemment, les marchés n'ont pas jugé crédible la capacité de remboursement de l'État grec.

Comme les ressources sont orientées selon des futurs imaginés, les récits peuvent également être utilisés de manière stratégique. Ils contribuent alors à stabiliser l'économie. Par exemple, lorsque les acteurs politiques « garantissent », par leurs discours, la sécurité des dépôts bancaires ou des devises, ils cherchent à écarter le spectre d'une crise monétaire. Le président américain Franklin D. Roosevelt, dans les années 1930, et plus récemment, le président de la Banque centrale européenne, Mario Draghi, ont tous deux évité des crises financières de cette manière : « *Believe me, it will be enough* » (Croyez-moi, ce sera suffisant), déclarait ce dernier en 2012, provoquant ainsi un tournant dans la crise des dettes souveraines.

La production de récits crédibles sur les évolutions futures peut également être utilisées pour imposer des intérêts économiques particuliers (Andersson, 2018 ; Beckert, 2020). Les visions technologiques, actuellement véhiculées par certains protagonistes de la Silicon Valley contiennent des modèles de société qui peuvent devenir réalité grâce à des investissements privés conséquents dans les technologies promues (Carreyrou, 2018). Or, ces représentations du futur échappent en grande partie au débat public, comme en témoigne l'idée de « *metaverse* » avancée par Marc Zuckerberg². Il existe donc

2 Un « *metaverse* » est un monde qui résulte de la fusion des monde physique et virtuel par le biais des outils de la réalité virtuelle et augmentée.

une politique des anticipations : le contrôle des avènements imaginés est un instrument de pouvoir important.

Conclusion

Considérer que les décisions présentes sont en partie le fruit d'imaginaires sur l'avenir n'est pas sans conséquences pour les sciences sociales. Traditionnellement, les sciences sociales expliquent les événements en ayant recours au passé. Ériger les futurs imaginaires en pierre angulaire de la réflexion suppose d'admettre que le présent est influencé par l'avenir (Beckert, 2018) et par conséquent, que le futur importe autant que le passé dans l'analyse du monde social.

Bibliographie

- ABBOTT A. (2005), « Process and temporality in sociology. The idea of outcome in U. S. sociology », in STEINMETZ G. (dir.), *The politics of method in the human sciences. Positivism and its epistemological others*, Duke University Press, Durham (NC).
- ANDERSSON J. (2018), *The future of the world. Futurology, futurists, and the struggle for the post-Cold War imagination*, Oxford University Press, Oxford.
- BECKERT J. (2016), *Imagined futures. Fictional expectations and capitalist dynamics*, Harvard University Press, Cambridge (MA).
- BECKERT J. (2018), « Entretien avec Jens Beckert : Orienter l'action économique vers le futur est un trait central du capitalisme moderne », réalisé et traduit par FINEZ J. et S. NAULIN, *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 21, n° 2, 2018, p. 151-164.
- BECKERT J. (2020), « The exhausted futures of neoliberalism. From promissory legitimacy to social anomy », *Journal of Cultural Economy*, vol. 13, p. 318-330.

- BECKERT J. et R. BRONK (dir.) (2018), *Uncertain Futures. Imaginaries, narratives, and calculation in the economy*, Oxford, Oxford University Press, Oxford.
- BOURDIEU P. (1977), *Algérie 1960. Structures sociales et structures temporelles*, Éditions de Minuit, Paris.
- CARREYROU J. (2018), *Bad Blood. Secrets and lies in a Silicon Valley startup*, Alfred A. Knopf, New York City (NY).
- D'ASTOUS A. et J. DESCHÊNES (2005), « Consuming in one's mind. An exploration », *Psychology & Marketing*, vol. 22, n° 1, p. 1-30.
- DOGANOVA L. (2018), « Discounting and the making of the future. On uncertainty in forest management and drug development », in BECKERT J. et R. BRONK (dir.), *Uncertain Futures*, Oxford University Press, Oxford.
- FAMA E. (1965), « Random walks in stock market prices », *Financial Analysts Journal*, vol. 21, n° 5, p. 55-59.
- KNIGHT F. H. (1921, 2006), *Risk, uncertainty, and profit*, Dover Publications, Mineola (NY).
- KOSSELLECK R. (2004), *Futures Past: On the semantics of historical time*, Columbia University Press, New York City (NY).
- MARCH J. (1995), « The future, disposable organizations and the rigidities of imagination », *Organization*, vol. 2, n° 3-4, p. 427-440.
- MCCRACKEN G. (1988), *Culture and consumption. New approaches to the symbolic character of consumer goods and activities*, Indiana University Press, Bloomington (IN).
- RILES A. (2010), « Collateral expertise. Legal knowledge in the global financial markets », *Current Anthropology*, vol. 51, n° 6, p. 795-818.
- SCHUMPETER J. A. (1934), *Theory of economic development. An inquiry into profits, capital, credit, interest and the business cycle*, Harvard University Press, Cambridge (MA).

THOMPSON N. A. et O. BYRNE (2021), « Imagining Futures: Theorizing the practical knowledge of future-making », *Organization Studies*, vol. 43, n° 2.

VAN LENTE H. (2000), « Forceful futures. From promise to requirement », in BROWN N., B. RAPPERT et A. WEBSTER (dir.), *Contested futures. A sociology of prospective techno-science*, Ashgate, Aldershot.